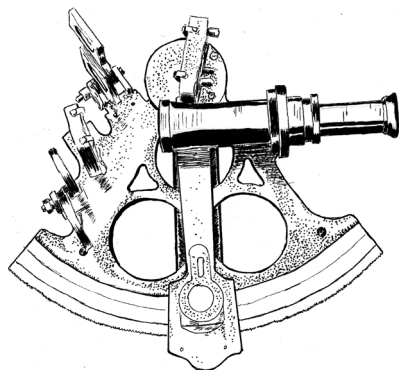


STÉPHANIE COURTEILLE

# GARDE-FRONTIÈRE





L'inconvénient du poste, c'est qu'on s'y sent vite seul. Au début, on a un collègue. Le mien, quand j'ai pris mes fonctions, devait avoir l'âge de mon père. J'aurais pu apprendre davantage à ses côtés, mais je dois reconnaître qu'il m'intimidait et que j'hésitais à lui poser des questions. Je me contentais d'imiter ses postures et d'essayer de retrouver son intonation quand je répétais ses paroles. Je n'avais pas souvent à le faire. Le poste est situé à la sortie d'une minuscule commune, en dehors des axes routiers principaux, et on peut dire qu'on y est rarement dérangé. Le matin, on prépare un café à l'eau de vie, on fait des paris sur les saisies du jour, on se laisse entraîner à rêver de prises énormes, et puis le regard tombe sur l'horloge, le tic-tac régulier remplace un instant la conversation. On se lève pour gagner le poste de douane. Personne en vue.

Le plus difficile, bien sûr, c'est la nuit. Et plus encore quand on est seul. Même épuisé, on éprouve toujours quelque difficulté à trouver le sommeil sur le lit de camp, dans le bureau imprégné par l'odeur du café froid et du papier humide. Les premières nuits, la moindre lueur nous arrache à la somnolence : on se lève, on la suit des yeux, on hésite à braquer sur elle le projecteur du mirador.

Avec le temps, on apprend que ce n'est pas la nuit que les clandestins essaient de passer ; la nuit, viennent les mélancoliques, les indécis. Ils papillonnent du côté de la frontière, ils frissonnent, ils rêvent de ce qu'ils verraient de l'autre côté.

Évidemment, on en rêve tous. Jamais personne ne se présente de l'autre côté de la frontière, ça doit bien vouloir dire quelque chose. Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ? Je n'en sais pas grand-chose, à vrai

dire ; ça ne fait pas partie de notre formation. Législation douanière, tir à vue. Voilà ce qu'on apprend. Du droit, du feu. Rien d'autre.

Bien sûr, je connais les légendes, les prairies plus vertes, les arbres pleins de pommes, les maisons d'or. Qui sait ? C'est peut-être vrai. Depuis le poste-frontière, on ne voit rien d'extraordinaire : une petite route à travers les champs, et une forêt. Exactement le même paysage qu'ici, rien qui arrête le regard. De toute façon, maintenant que je me suis trouvé une « bonne situation », comme dit ma famille qui a épargné pour que je me retrouve là, à l'extrême limite du pays, la pensée de ce qu'il y a de l'autre côté me taraude moins ; je n'ai plus le loisir d'y réfléchir.

C'est une nuit que j'ai rencontré Lisa. Une nuit sans lune. Sa robe blanche flottait, éclipsant sa peau noire et ses cheveux coupés très court, et j'ai bien cru voir un fantôme. On ne tire pas sur les fantômes, on ne peut que les tenir en joue, pour se donner du courage. Je l'ai appelée depuis le seuil du poste, j'ai fait les deux sommations d'usage. D'ordinaire, les formes hésitantes qui viennent la nuit retrouvent leur lucidité à la deuxième sommation et se fondent dans l'obscurité. Lisa, elle, s'est tournée vers moi et a marché vers mon arme. Ses pupilles étaient aussi sombres que sa peau et je ne voyais que la blancheur autour, un halo étrange. Elle m'a demandé si j'avais fait passer une famille qu'elle m'a décrite, la sienne, surtout son petit frère qui devait, disait-elle, s'appuyer sur une béquille. J'ai répondu qu'il ne passait pas grand monde au poste ; lorsqu'on est invité à des congrès de législation, ou qu'on se rend à la ville pour des rapports, on est moqué pour cela. Mais je dois avouer que les visages des rares émigrants s'effacent très vite de ma mémoire, et pour tout dire, je n'en saurais décrire aucun. Tous pour moi ont le même visage anxieux et plein d'espoir, et cela les résume. Leur peau, sombre ou non, leurs yeux brillants, la béquille sur laquelle ils s'appuient, j'en perds presque instantanément le souvenir.